On a beau aimer le cinéma, il est des moments où l'on est déçu. Ainsi des « Patriotes » de Rochant qui rendent maussade notre critique.
***Déception** aussi côté Mexique. « La Reine de la nuit » a beau être dédiée à Lucha Reyes, elle ne présente que peu d'intérêt.*
***Mais quoi ?** Cette journée eût été bien morne si une embellie ne venait d'Asie, malgré les difficultés que rencontrent les auteurs chinois avec les autorités de leur pays. L'on revient sur le film de Ang Lee.*
***Surtout,** « les Gens de la rizière », du Cambodgien Rithy Panh, rappelle que le cinématographe sait ne pas n'être que frivole.*

DR

Le réalisateur du film cambodgien « les Gens de la rizière », Rithy Panh.

Compétition

Une culture nourricière

LES GENS DE LA RIZIERE
Rithy Panh
Cambodge
2 h 9

Rithy Panh, né au Cambodge en 1964, a vu son film, « Neak Srê » (intitulé « Rice People » en anglais, langue concise, et, en français, « les Gens de la rizière »; j'aurais préféré « le Peuple du riz » mais on ne m'a pas demandé mon avis) retenu pour la compétition. On ne le regrette pas, car cette œuvre, de bout en bout dominée, recèle une grande valeur symbolique, portée qu'elle est par la volonté farouche de donner témoignage sur un mode d'existence, une civilisation peut-on dire, tout entière organisée autour du riz, comme naguère l'Europe se fonda sur la culture du blé.

L'auteur a dédié le film à sa famille. C'est donc un hommage aux origines, foncièrement paysannes. Un père meurt et voici les siens, la mère et une ribambelle de sœurs de tous âges, confrontés pour leur survie au dur labeur de la rizière. La mère, enivrée par la solitude, perd la tête, à un point tel qu'il faut la mettre en cage à demeure. Les filles continueront, contre vents et marées, invasions de crabes et volées de moineaux, à faire rendre au sol trempé sa provende...

Un film sur les travaux et les jours du côté de l'Asie, avec des interprètes non professionnels dont l'apport en authenticité est par là même saisissant, « les Gens de la rizière » ne reculent pas devant un sens de la durée proprement rural, fondé sur l'alternance inéluctable des gestes saisonniers, avec une attention de tous les instants aux aléas de la nature, à ses couleurs, à ses sonorités, à ses humeurs changeantes.

DR

« Un soin jaloux d'homme de sa terre qui ne se presse pas d'expédier la besogne, mais pour qui chaque chose a lieu en son temps. »

Rithy Panh est un grand paysagiste. Il organise sa fresque épique, car c'en est une, à l'échelle d'un pays, voire d'un continent — ne serait-ce que par la célébration de sa culture nourricière — avec un soin jaloux d'homme de sa terre qui ne se presse pas d'expédier la besogne, mais pour qui chaque chose a lieu en son temps. Le tort serait de parler d'académisme devant un cinéma qui s'efforce à mettre sans cesse un pied devant l'autre, mêlant le documentaire quasi ethnologique de belle facture à une fiction simple aux accents passionnels. Mine de rien, avec ce film, une cinématographie cambodgienne éclôt en pleine maturité, ambitieuse de fonder en images une histoire nationale.

Et ce n'est pas hasard si le père, avant de mourir, est habité par un cauchemar prémonitoire dans lequel les sinistres Khmers rouges le font avancer à coups de crosse.

« Les Gens de la rizière », comme souvent les films issus du tiers-monde, nous rappellent à bon escient que le cinématographe n'est pas forcément un passe-temps frivole, mais aussi question de vie et de mort pour des peuples qui ont tout à attendre, tout à faire. J.-P. L.